

Thierry Sanjuan, Marc Lohez  
29 février 2000

## **Confucius géographe ?**

Désormais, les cafés géographiques se réunissent une fois par mois au Flore. Le temple germano-pratin ne se prête qu'en nocturne aux débats géographiques : c'est à 21 heures que le "café" commence. Thierry Sanjuan a inauguré cette nouvelle formule. Auteur d'une thèse sur le delta de la rivière des Perles, d'un tout récent manuel sur la Chine, T. Sanjuan a posé la question du rôle du confucianisme dans l'aménagement de l'espace chinois, devant une salle comble et quelques spécialistes de la région qui ont rendu les débats très animés.

Le confucianisme : une clé d'approche de la culture chinoise

Un monde réticulaire

Débats

Thierry Sanjuan a d'abord souhaité lever les ambiguïtés du titre : il ne s'agit pas d'étudier l'homme Confucius, ni même le passé du confucianisme ou son rôle structurant aux époques impériales. Le géographe doit se demander comment intégrer les valeurs et la culture dans sa réflexion sur l'espace chinois.

le confucianisme est une trame fondamentale de la culture et de la société chinoise. Pourtant, quand on arrive en Chine, les signes de cette trame ne sont pas évidents. On la perçoit surtout par les erreurs de notre comportement d'Occidental dans nos relations avec les Chinois.

Vu depuis Paris, le confucianisme semble plutôt un principe d'efficacité : porteur d'un ordre politique et social qui valorise la discipline, le sens du consensus, l'ardeur au travail, l'ascension sociale, il permettrait les fortes densité démographiques, les grands travaux encadrés par un pouvoir autoritaire ; bref, un facteur du développement économique du monde sinisé. Mais, si le confucianisme ne semble pas une entrave au développement passé ou présent, il n'a pas non plus permis à l'empire finissant de relever le défi de l'Occident au XIXème siècle.

En fait, tout ne découle pas du seul confucianisme, qui constitue surtout une clé d'approche de la culture chinoise.

Le confucianisme n'est pas une doctrine fermée à la mort de Maître Kong (Kong fuzi, 551-479 av J.-C.) mais une généalogie intellectuelle sur laquelle se sont greffés le taoïsme (IVème-IIIème siècles), puis le bouddhisme (à partir du Ier siècle). Il a trouvé en l'État impérial chinois son orthodoxie politique. Ce choix idéologique a permis l'unité du pays.

Dans cette idéologie, l'être humain est un être relationnel, défini par sa place dans la société. L'"humanité" ou "sens de l'humain" (ren) s'écrit en combinant le signe représentant l'homme avec le chiffre deux. Si l'homme est libre en Asie, il se doit d'agir dans le "monde", respecter les rites et être en conformité avec la société et l'univers ; il se définit par sa place dans une hiérarchie sociale et familiale rigide ; l'école de Confucius retient cinq relations principales qui fondent la société : père/fils, souverain/sujet, frère aîné/cadet, mari/femme, relations entre amis.

Il ne s'agit pas seulement d'une contrainte pour l'individu mais cette soumission, active, renforce sa place dans la société. Certes, la sphère privée n'existe pas, mais l'oppression du groupe s'accompagne d'une protection pour l'individu et d'opportunités pour l'action.

Un monde réticulaire, une culture en réseau.

On utilise très peu le bottin ou toute autre liste fonctionnelle en Chine : on ne peut appeler quelqu'un sans avoir avec lui une connaissance commune. Pour s'adresser à un inconnu, il faut une *guanxi*, une relation interpersonnelle privilégiée : une recommandation qui confère ainsi valeur et crédit à celui qui rentre en contact. On sait alors qui l'on est et on ne va pas au conflit. Dans ce système, la carte de visite est très importante et le carnet de cartes de visite permet de jauger l'importance sociale de son propriétaire.

Thierry Sanjuan donne alors un exemple de fonctionnement de ces réseaux : un Chinois du Fujian souhaite émigrer aux USA d'une façon semi-légale. Pour cela, il doit utiliser les services d'un Chinois des États-Unis : coût 30 000 dollars états-uniens. Pour réunir cette somme, il doit mobiliser ses contacts, téléphoner à un Chinois de Hong Kong. Celui-ci, dans l'incapacité de lui rendre ce service, lui conseille de s'adresser à son fils. Ce dernier devra lui même emprunter de l'argent pour le prêter à notre Chinois du Fujian. Dans la culture chinoise, il est inconcevable qu'il ne rende pas l'argent, car il perdrait la face (*mianzi*) et la ferait perdre à celui qui l'a recommandé, ainsi qu'il perdrait la possibilité d'utiliser le réseau à nouveau.

Dans un système comme celui-ci, l'homme ne peut se définir comme un individu solitaire, mais les réseaux sont multiples : solidarités familiales, dialectales, économiques, politiques (PCC) ? jusqu'aux dérives mafieuses. Un même individu peut appartenir à plusieurs réseaux. Son identité ne se réduit donc pas aux relations à l'intérieur d'une "cellule" : le réseau est plus linéaire que cellulaire, et permet donc une plus grande liberté à l'individu qui profite de réseaux parallèles qui s'entrecroisent ou qui s'excluent. On peut, d'autre part, toujours rompre une *guanxi*. Plus tard, Thierry Sanjuan évoque l'exemple de ce hakka habitant à Canton (les hakka sont des Chinois du Nord venus s'installer dans le Sud au 12ème-13ème siècles). Dans la même journée, ce hakka peut solliciter une aide en faisant jouer ses origines hakka, parler cantonais dans la rue, mandarin avec des Chinois d'autres provinces, présenter un visage chinois à l'Occidental de passage. On est bien en présence d'identités emboîtées.

Pour conclure, Thierry Sanjuan pose la question des conséquences sur l'espace chinois. Il ne fonctionne pas selon des règles de proximité spatiale ou de contiguïté, mais se construit par des réseaux interpersonnels variés : c'est un espace réticulaire et mouvant difficilement cartographiable (les débats amèneront T. Sanjuan à revenir sur cette dernière observation).

Les débats.

Guilhem Pépin amorce les débats en demandant si ce qui vient d'être décrit ne serait pas un modèle alternatif à la démocratie. Pour Thierry Sanjuan, la démocratie se caractérise par des règles du jeu qui donnent les mêmes droits à tous, alors qu'en Chine, on trouve une société où l'homme universel n'existe pas mais où l'homme se définit par rapport à une hiérarchie. L'État, garant de cet ordre universel, maintient toujours le rapport souverain/sujet.

Pierre Gentelle bondit presque de joie en entendant Thierry Sanjuan évoquer le rôle de la hiérarchie. Un rôle qu'il faut souligner, car la société chinoise est fondamentalement hiérarchique. Mais il prend surtout la parole pour lancer une question qui va structurer une bonne partie des débats : qu'y a-t-il de spécifiquement confucéen dans cette société des réseaux ? P. Gentelle en a connu des réseaux, du Maroc d'Agadir à la Corse de ses ancêtres. De tels réseaux peuvent se trouver jusque chez les Ouzbeks. Plus tard, lorsque T. Sanjuan évoque le rôle des solidarités de village dans les migrations des campagnes vers le littoral, P. Gentelle rappelle le cas des auvergnats de Paris. Cela ne caractérise-t-il pas plutôt un état archaïque des sociétés ?

Thierry Sanjuan répond à P. Gentelle et il souligne que le confucianisme offre une formulation originale, dont découlent des formes spécifiques à la culture chinoise (rites ?), de cette structuration en réseaux de l'espace chinois. Agadir, la Corse ou les Ouzbeks n'ont pour aucun d'entre eux rencontré Confucius, et ils ont différemment formulé leur organisation sociale, ce qui est, rappelle T. Sanjuan, la définition même d'une civilisation.

Jean-Robert Pitte intervient alors : des réseaux, il y en a partout, y compris pour rentrer au CNRS, mais on trouve une vraie modestie dans le confucianisme, une vraie conscience de soi et de sa valeur. On est plutôt bien dans sa peau en Extrême-Orient. Thierry Sanjuan, quant à lui, rappelle qu'il faut utiliser le confucianisme comme une clef d'approche de la culture chinoise.

Après la spécificité du confucianisme par rapport au réseau, une question de G. Pépin permet d'aborder la part exacte qui lui revient dans la culture chinoise, à côté du taoïsme et des autres influences. Pour Thierry Sanjuan, le taoïsme représente plutôt la religion populaire, alors que le confucianisme est plus une idéologie d'élite, mais le confucianisme est avant tout une trame qui s'est nourri des autres courants de pensée. Il estime, repris ensuite par P. Gentelle, qu'il faut historiciser le confucianisme, de ses origines au Vème siècle avant J.-C. jusqu'au XIème ap. J.-C., mais surtout revenir à la conception du rite, fondée sur le rapport de l'homme au cosmos. T. Sanjuan ajoute que l'harmonie sociale est intimement liée à l'harmonie de l'univers (l'empereur était un intermédiaire entre les hommes et le ciel du fait de son mandat). Sur ces questions culturelles, les intervenants renvoient aux ouvrages de Léon Vandermeersch, Jacques Gernet et Anne Cheng (voir bibliographie plus loin).

Ce n'est qu'une fois les débats déjà bien avancés que la questions des paysages et de l'organisation de l'espace est abordée, comme si l'on préférerait l'histoire culturelle et sociale à son rapport à la géographie. Sur les paysages ruraux, on effleure, juste un petit mot sur le lien entre les fortes densités, l'agriculture intensive et la capacité d'encadrement de la culture chinoise, obsédée par la place dans la hiérarchie : pour Thierry Sanjuan, cela ne se réduit pas au confucianisme. On glisse vite à l'espace économique, T. Sanjuan revenant alors sur le carnet de cartes de visite : après tout, le carnet de carte de visite est la structuration d'un espace économique, cartographiable, c'est un réseau de pôle à pôle. Plus tard, ce sont les villes qui sont abordées avec Françoise Ged : la définition des règles de construction des villes de résidence impériale se faisait en fonction de la hiérarchie ; dans les villes commerciales du delta du Yangtsé, le tissu urbain résulte des réseau économiques et de relations interpersonnelles. Dans le cas des villes du Guangdong, il y avait une planification prévue, mais l'influence prédominante du réseau ne permit pas que celle-ci soit respectée ? En revanche, dans la période contemporaine, le rôle des "ingénieurs" se fait plus sentir : la voirie se planifie selon des voies d'accès, des lotissements.

La "diaspora" chinoise a été peu évoquée ; Thierry Sanjuan évoque l'identité accusée de ces Chinois d'outre-mer, une culture d'autant mieux préservée qu'il n'ont pas connu la tentative d'éradication des signes du confucianisme par le pouvoir communiste. En présence de Pierre Trolliet pourtant, mais face à un P. Gentelle clamant qu'il n'y avait pas de diaspora chinoise, il fut difficile d'aller plus loin. Gilles Fumey, tentant d'aborder la question du quartier chinois du XIIIème arrondissement, échappa de peu au lynchage.

Le débat s'acheva sur la place des femmes, une place secondaire dans la culture chinoise où elle se trouve sous la tutelle du père, du mari et du fils, mais "elle tient le ménage", ajoute Thierry Sanjuan.

#### Bibliographie :

Thierry Sanjuan, 2000, La Chine. Territoire et société, Hachette.

Pierre Trolliet, 1996, Géographie de la Chine, PUF.

Pierre Gentelle, 1994, "Chine", dans Chine, Japon et Corée, Belin/Reclus.

Histoire et culture :

Jacques Gernet, 1999, Le Monde chinois, A. Colin.

Anne Cheng, 1997, Histoire de la pensée chinoise, Seuil.

Léon Vandermeersch, 1994, Études sinologiques, PUF.

© Les Cafés Géographiques - [cafe-geo.net](http://cafe-geo.net)